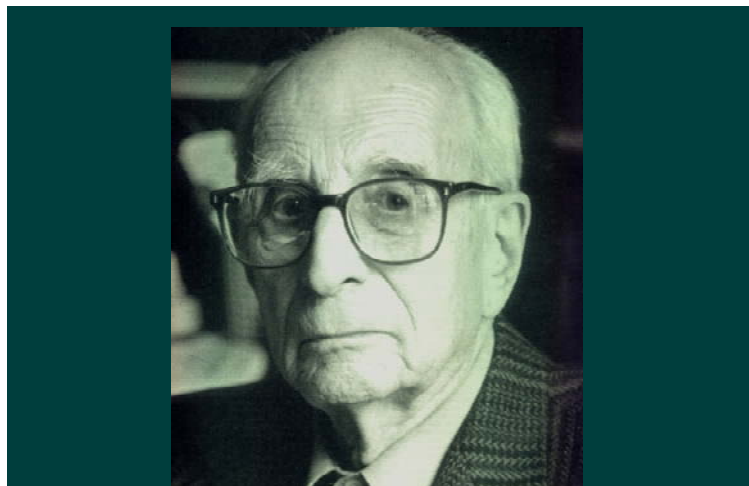


Pour fêter un centenaire : Lévi-Strauss et *Tristes Tropiques*

Reportons-nous quelques lustres en arrière, en avril 1981, quand la revue *Lire* publiait une enquête menée auprès de ses lecteurs pour savoir quel était, à leurs yeux, les « trois intellectuels vivants de langue française paraissant exercer, en profondeur, le plus d'influence sur l'évolution des idées, des lettres, des arts, des sciences ». Le nom qui vint largement en tête, avec cent un suffrages sur quatre cent quarante-huit réponses, avant Raymond Aron et Michel Foucault, fut celui de Claude Lévi-Strauss. Hommage un peu surprenant car, s'il couronnait une œuvre de notoriété mondiale, il mettait en vedette un homme modeste, discret, effacé même, qui s'était toujours refusé à jouer les maîtres à penser.

Or, celui qu'on considérait déjà comme le plus important anthropologue du monde, universellement reconnu et commenté, longtemps directeur d'études à l'École pratique des hautes études à la chaire des religions comparées des peuples sans écriture, puis professeur au Collège de France à la chaire d'anthropologie sociale jusqu'en 1981, académicien français depuis 1973, ce savant illustre doublé d'un sage respecté va fêter ses cent ans dans quelques mois, puisqu'il est né le 28 novembre 1908 à Bruxelles de parents français et alsaciens. Il a semblé naturel que notre compagnie célèbre, même modestement, cet anniversaire. Au même moment, son œuvre est publiée dans la Pléiade, les hommages se multiplient, avec des titres flatteurs : « Le dernier des géants » pour *Le Nouvel Observateur* (n° 2269 du 1^{er} mai 2008), « Le penseur du siècle » pour *Le Magazine littéraire* (n° 475, mai 2008).

De manière un peu arbitraire, et parce qu'il fallait choisir et faire court, pour rester aussi dans les limites de mes faibles compétences, j'ai choisi de parler de l'ouvrage le plus connu et le plus lu de Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*. La célébrité justifiée de ce livre tient pour moi à sa triple qualité : s'y dessine la première esquisse d'un système, le structuralisme ; s'y découvre une réflexion philosophique et éthique sur le métier d'ethnographe ; s'y entend une voix particulière, celle d'un vrai écrivain et même d'un poète. Ces trois axes orienteront ma lecture.



1. *Tristes Tropiques* : structuralisme et ethnographie

Tristes Tropiques n'est pas le premier livre de Lévi-Strauss, dont l'œuvre publiée commence en 1948 avec un premier ouvrage consacré à une tribu du Brésil central vivant sur les rives du fleuve Guaporé, *La Vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara*. La même année, il soutient sa thèse, qu'il publie en 1949 sous le titre *Structures élémentaires de la parenté*, livre qui lui apporte une réputation flatteuse et lui vaut son poste à l'EPHE. Puis, ce sera, en 1952, à la demande de l'UNESCO, le texte essentiel et pourtant contesté – encore aujourd'hui – *Race et Histoire*. Peu après, l'explorateur Jean Malaurie, qui venait de créer, chez Plon, la collection « Terre humaine », sollicite de Lévi-Strauss un texte sur son expérience ethnographique au Mato-Grosso et en Amazonie. Le livre est rédigé en quatre mois et considéré par l'auteur comme une récréation : « Il me semblait que je coupais mon travail par un entracte qui devait être aussi court que possible » (*De près et de loin, entretiens avec Didier Éribon*). *Tristes Tropiques*, c'est le titre choisi, paraît en 1955 et reçoit un accueil enthousiaste de la part du grand public. Le jury de l'académie Goncourt songe un moment à lui décerner son prix, mais ses statuts lui imposent de couronner un ouvrage de fiction. De grandes plumes rédigent des comptes rendus admiratifs, alors que les représentants de la profession, tel Alfred Métraux, regrettent cette vulgarisation peu compatible avec la traditionnelle réserve universitaire. Quoi qu'il en soit, Lévi-Strauss, avec ce livre, conquiert la célébrité et les publications suivantes, les deux tomes d'*Anthropologie structurale*, les quatre volumes des *Mythologiques*, *La Pensée sauvage* ou *L'Homme nu* – pour s'en tenir à l'essentiel, – ne feront que renforcer sa notoriété, jusqu'à son dernier ouvrage, publié en 1993, *Regarder, Écouter, Lire*.

Au moment de *Tristes Tropiques*, ni le mot ni la notion de « structuralisme » n'existent, mais le système est en germe, comme le laisse entendre cette remarque du début du chapitre XX : « L'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style ; elles forment des systèmes. Je suis persuadé que ces systèmes n'existent pas en nombre illimité, et que les sociétés humaines, comme les individus [...] ne créent jamais de façon absolue mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer. » Ces systèmes, dont le modèle est emprunté à la linguistique saussurienne, vont, appliqués aux sociétés, devenir des structures, c'est-à-dire des matrices signifiantes qu'on peut recenser, observer, codifier ; chaque élément d'un système vaut moins en tant qu'unité autonome que comme part constitutive d'un ensemble de rapports. Il en est ainsi, par exemple, de l'échange matrimonial, perçu comme une « combinatoire d'écartés matériels et naturels », ou de l'activité culinaire qui repose sur un système d'opposition et de contraste entre le cru, le cuit et le pourri. De là ces définitions dans *La Pensée sauvage*, en 1962 : « L'analyse ethnographique veut atteindre des invariants » ; elle souhaite « résorber les humanités particulières en une humanité générale, réintégrer la culture dans la nature, et finalement la vie dans l'ensemble de ses conditions physico-chimiques. »

Le récit que constitue *Tristes Tropiques* ressemble à la mise en application de ces théories. Avec le refus, pour commencer, de la philosophie traditionnelle dont l'enseignement, nous est-il dit aux premières pages, « exerçait l'intelligence en même temps qu'il desséchait l'esprit ». Avec le désir aussi de se rendre sur le terrain, d'affronter les conditions pénibles d'un voyage dans un environnement hostile, d'accepter de perdre du temps dans des déplacements, des palabres, de faire des concessions à des rites comme celui du maté bu au chalumeau, le *chimarrao* « qui est à la fois un rite social et un vice privé » (chapitre 18).

On peut ramener la description ethnographique à l'évocation, inégale en importance, de six peuples primitifs : les Munde (vingt-cinq personnes réparties en trois huttes), les Indiens du Parana (quatre cent cinquante survivants à l'époque de la rédaction du livre), les Caduveo, les Bororo, les Nambikwara, les Tupi-Kawahib, ces quatre derniers groupes ethniques faisant l'objet de longs développements. Les Caduveo représentent quelques dizaines de personnes dans la capitale Nalike, sur les bords du rio Paraguay ; ils sont en partie acculturés, pratiquent l'élevage et habitent des huttes inspirées des habitations des blancs : « Ces paysans loqueteux, perdus au fond de leur marécage, offraient un spectacle bien misérable ; mais leur déchéance n'en rendait que plus saisissante la ténacité avec laquelle ils avaient préservé certains traits du passé. » L'ethnologue est sensible à leur art marqué par le dualisme : les hommes sculpteurs, les femmes peintres. Un art raffiné qui décore entièrement le corps d'arabesques savantes.

Les Bororos, « dont la civilisation est restée relativement intacte » dit l'auteur, vivent au cœur du Mato-Grosso. Les hommes vont totalement nus, le corps et les cheveux teints en rouge ; les femmes portent un pagne, quelques bandelettes ; tous connaissent des chants admirables. La société est hiérarchisée en riches et pauvres, la religion est assez souple, les rites funéraires importants et solennels. Les femmes sont soumises à certaines interdictions – dans les huttes ou lors des obsèques – mais ce sont elles qui possèdent la maison d'habitation (chapitres 21 à 23).

Les Nambikwara entretiennent d'assez mauvaises relations avec les Blancs, comme le prouve le massacre d'une mission en 1933. Ils occupent un territoire grand comme la France, presque totalement inexploré, et pour parvenir jusqu'à eux il faut progresser lentement dans la savane au milieu des moustiques, des abeilles et d'une végétation foisonnante. Eux aussi vivent nus, ils sont de petite taille (1,60 m environ), ils souffrent de diverses maladies et se limitent à environ deux mille personnes. L'ethnologue rencontre un groupe constitué de six familles, soit vingt-trois personnes, parlant une langue inconnue, ignorant l'écriture mais respectant la vie de couple et sacrifiant avec intensité aux pratiques amoureuses. Seul le chef, omniscient et dynamique, qui mime même l'écriture pour ne pas déchoir, possède le privilège de la polygamie. Mais son pouvoir réel est de plus en plus précaire.

Les Tupi-Kawahib, qu'on croyait disparus, sont les descendants des glorieux Tupinambas cités par Jean de Léry dans son voyage du XVI^e siècle. On se souvient que deux d'entre eux avait été ramenés en France et exhibés à Rouen, ainsi qu'en parle Montaigne dans ses *Essais*. On atteint leur territoire après trois jours de pirogue vers l'aval et une longue marche dans la forêt amazonienne. Leur village se compose de quatre maisons où vivent six femmes, sept hommes et trois enfants. Ils assurent leur survie grâce à la culture ; ils possèdent quelques outils, quelques armes, quelques instruments de musique. Le chef peut disposer de quatre des six femmes pubères, la cinquième est trop vieille et l'autre est sa propre sœur. Il est, lui aussi, omnipotent, peut même faire l'acteur dans une farce qui atteste une ancienne richesse culturelle.

Il va de soi que l'observation ethnographique ne se limite pas à ces quelques remarques et constitue une part importante du livre. Mais pas la seule, ce qui distingue cet ouvrage des autres publications spécialisées. En effet, si *Tristes Tropiques* tranche sur la production scientifique, c'est que l'ouvrage propose une série de réflexions sur le métier d'ethnologue et, au-delà, sur le métier d'homme.

2. *Tristes Tropiques* : entre ethnographie et philosophie

La rencontre avec les tribus primitives conduit Lévi-Strauss à une interrogation permanente sur le concept de « civilisation », le choc des cultures, les fondements et la légitimité de la démarche ethnographique.

On doit reconnaître, en premier lieu, que l'ethnologue occupe une position ambiguë, car son choix professionnel procède d'un refus de sa propre société joint à la valorisation excessive des ethnies observées : « Volontiers subversif parmi les siens, et en rébellion contre les usages traditionnels, l'ethnologue apparaît respectueux jusqu'au conservatisme dès que la société envisagée se trouve être différente de la sienne. » Son entreprise – contemporaine du colonialisme – est de nature rédemptrice, puisqu'il souhaite racheter l'Occident d'avoir corrompu ou détruit des civilisations qui l'ont précédé. Plus positivement, sa fonction est de relativiser les certitudes de nos sociétés occidentales : « Aucune société n'est foncièrement bonne ; mais aucune n'est absolument mauvaise. » De là une leçon de

tolérance pour refuser l'ethnocentrisme et, au contraire, accepter les divers usages, comme celui de l'anthropophagie, coutume jugée barbare alors qu'elle est parfois justifiée, et guère plus choquante que l'anthropoémie – rejet de certains individus – que pratique notre société en mettant en prison les indésirables.

Ainsi, les usages occidentaux s'éclairent par la comparaison avec ceux des tribus primitives. C'est le cas aussi du comportement face à la mort qui oscille entre deux tendances : celle qui consiste à oublier les morts et celle qui feint de les sentir toujours présents. L'Occident a choisi de participer des deux attitudes à la fois et « l'attitude spéculative s'est progressivement effacée au profit de la conception contractuelle des rapports entre morts et vivants » (chapitre 23). Les sociétés peuvent être jugées à partir de ce choix.

L'ethnologue fait donc office d'étalon, donnant la mesure de l'homme que l'on confrontera au fameux « état de nature » évoqué par Rousseau – sans que celui-ci y ait réellement cru, – non pour le rejoindre, mais pour y voir un modèle sans doute fictif mais « dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger notre état présent » (chapitre 18). Malgré les évolutions, les progrès, les changements, l'homme est un, il « transporte avec soi toutes les positions qu'il a déjà occupées, toutes celles qu'il occupera ». Sa place est celle d'un maillon modeste de l'univers : « Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui », phrase qui fera reprocher à Lévi-Strauss son « indifférentisme » et sa position antihumaniste. L'anthropologie c'est un peu l'étude de ce « processus de désintégration », et l'ethnologie, par-delà la pluralité de son message, témoigne de l'homme et de cette communauté d'aspiration et de souci.

On voit comment la méditation professionnelle conduit Lévi-Strauss à une réflexion plus générale qui le place du côté des moralistes. Il perçoit, bien avant les autres, la fin des particularismes culturels : « L'humanité s'installe dans la monoculture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. » Il relativise l'opposition, fermement établie depuis les Lumières, entre nature et culture, réhabilitant au passage la « pensée sauvage », au risque d'être accusé d'un retour au naturalisme. Il prend la mesure des dégâts du progrès quant il fait ce brutal constat : « Une civilisation proliférante et surexcitée trouble à jamais le silence des mers ». Il conteste la tradition métaphysique au nom du droit du vivant dont on reparle beaucoup aujourd'hui.

La leçon peut porter sur des sujets moins polémiques. Comme quand il développe une véritable philosophie du voyage pour lequel il exprime, dans la fameuse phrase liminaire du livre, sa prévention : « Je hais les voyages et les explorateurs ». Cet homme de science se méfie du touriste pressé ou de l'aventurier mondain qui se déplacent pour des raisons impures. Le savant s'applique à démystifier les prétendus charmes du voyage : « L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement la servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie. » Il connaît le triple dérèglement opéré par le voyage : « Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, le temps et dans la hiérarchie sociale » (chapitre 9). Il a mesuré la forme de délire qu'il suscite, soumettant l'errant à l'obsession d'une sonate de Chopin ou à la tentation littéraire inaboutie, comme celle qui conduit aux stériles tentatives pour écrire une tragédie sur Auguste. Ce voyageur malgré lui se méfie de l'exotisme et de son cortège d'émotions frelatées : « Ils [les voyages] apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore pour que nous échappions à l'accablante évidence que 20 000 ans d'histoire sont joués. » (chapitre 2).

C'est en cela que les tropiques sont « tristes », car celui qui les visite a conscience de vivre les derniers instants d'un monde qui s'achève. Les bidonvilles lépreux nous rappellent la réalité de cet exotisme corrompu : « Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité. » Comment sauvegarder l'âme de ces villes attachantes victimes de leur démesure : Sao Paulo, Calcutta, Dacca, Karachi?... Comment comprendre le sens et les fonctions de cette institution millénaire que sont, dans ces lieux, les marchés ? Pourquoi cette répartition curieuse entre tropiques bondés de l'Asie du Sud et tropiques vacants de l'Amérique amazonienne ? Comment concilier cette Asie qui nous fournit « l'image de notre futur, par elle anticipée », et de cette Amérique indienne « où l'espace était à la mesure de [m]on univers et où persistait un rapport adéquat entre l'exercice de la liberté et ses signes » (chapitre 16) ? Quel est le sens de cet art indien, de ces types d'habitat, de ce jeu de codes et de rites ?

Chacune des sociétés décrites par Lévi-Strauss fournit l'occasion d'une méditation morale avec une question sous-jacente : quelle serait la loi morale vraiment universelle ? Celle-ci réside peut-être dans les mythes, qui transcendent le temps et touchent à l'universel. Ou dans l'analyse de l'espace et de la géologie qui le ramènent à Freud, le psychanalyste pouvant s'apparenter au géologue : « Dans les deux cas le chercheur est placé d'emblée devant des phénomènes en apparence impénétrables ; dans les deux cas il doit, pour inventorier et jauger les éléments d'une situation complexe, mettre en œuvre des qualités de finesse : sensibilité, flair et goût. » (chapitre 6). Tout cela pour introduire de l'ordre dans un monde de désordre, pour reconstruire, conformément à un idéal que l'on qualifierait de platonicien, un univers harmonieux et vivable d'où les notions d'intolérance et de racisme seraient absentes. L'ethnologie, qui étudie l'homme, « réconcilie mon caractère et ma vie », déclare-t-il encore dans un bel aphorisme.

3. *Tristes Tropiques* : entre littérature et poésie

Cette élégante formule nous fournit un exemple du souci formel qui préside à l'écriture de *Tristes Tropiques* – et on pourrait ajouter de tous les livres de Lévi-Strauss. L'ethnologue a plusieurs fois confessé ses ambitions d'une réussite littéraire ou artistique. Il cite, à la fin de l'ouvrage, une tragédie sur Cinna qu'il aurait écrite, et perdue. Il parsème son propos, en maints endroits, d'allusions musicales, picturales, littéraires. Nous savons, par une confidence, que *Tristes Tropiques* devait être, à l'origine, le titre d'un roman. L'anthropologue, passionné de Wagner, a également déclaré qu'il avait composé ce livre comme un opéra dans lequel s'entremêleraient les récitatifs, symbolisés par la présence du « je », les arias, assimilés à la réflexion ethnologique, et la fantaisie orchestrale, constituée par le récit lui-même. En creusant l'analyse, on discernerait une ouverture, sur le thème du voyage, un développement en deux actes depuis le départ en

France et la rencontre des tribus jusqu'à celle, sur le retour, des petits blancs d'Amazonie ; un finale reprenant la réflexion sur le métier d'ethnologue et les rapports de l'homme avec la nature. D'ailleurs, un opéra a été tiré de ce livre par Catherine Clément pour le livret et Georges Aperghis pour la musique, la création ayant eu lieu en 1995 à l'opéra de Strasbourg. L'entreprise a été rendue possible par le caractère souple, inclassable de *Tristes Tropiques*, ouvrage défiant les genres, jonglant avec la chronologie et avec la géographie, refusant la linéarité d'un récit de voyage ou d'un document autobiographique. Autant de raisons d'y voir l'œuvre d'un poète – c'est-à-dire d'un créateur.

Cette qualité n'est pas incompatible avec la fonction d'ethnologue, tous deux cherchant à reconstituer le fil perdu avec le monde. Grâce au secours des sensations par exemple, comme quand l'anthropologue nous confie sa fascination pour la forêt : « Une collection d'arbres et de plantes éloigne l'homme, s'empresse de recouvrir les traces de son passage. Souvent difficile à pénétrer, la forêt réclame de celui qui s'y enfonce ces concessions que, de façon plus brutale, la montagne exige du marcheur » (chapitre 32). Dans son exploration, le savant, comme le poète, peut se laisser guider par les odeurs : « Le Nouveau Monde, pour le navigateur qui s'en approche, s'impose d'abord comme un parfum » (chapitre 8). On ferait les mêmes remarques pour les saveurs, les couleurs, les formes.

Un long passage, d'une dizaine de pages, va réunir ces diverses composantes de l'émotion, un passage qu'on a jugé parfois déplacé dans un livre d'ethnologue et qui constituerait, si l'on en croit une confidence de l'auteur, le seul reste du projet abandonné de roman. Il s'agit du chapitre 7 qui répond au titre éminemment poétique de « Coucher de soleil ». Le texte, en italiques pour signaler son incongruité, commence par une comparaison entre l'aube et le crépuscule : « Pour les savants, l'aube et le crépuscule sont un seul phénomène et les Grecs pensaient de même puisqu'ils les désignaient d'un mot que l'on qualifiait selon qu'il s'agissait du soir ou du matin. » Lévi-Strauss marque sa préférence pour le crépuscule qu'il nous décrit dans une prose lyrique dont je ne peux que donner de courts extraits : « Plus haut encore dans le ciel, des diaprures blondes se dénouaient en sinuosités nonchalantes qui semblaient sans matière et d'une texture purement lumineuse. » Et plus loin : « D'innombrables réseaux vaporeux surgirent dans le ciel ; ils semblaient tendus dans tous les sens : horizontal, oblique, perpendiculaire et même en spirale. Les rayons du soleil au fur et à mesure de leur déclin (tel un archet penché ou redressé pour effleurer des cordes différentes) en faisaient éclater successivement un, puis l'autre, dans une gamme de couleurs qu'on eût cru la propriété exclusive et arbitraire de chacun. »

Ce texte est écrit en mer, probablement pas au cours de la première traversée, non celle de 1935, qui allait faire découvrir au jeune agrégé de philosophie les Indiens du Brésil et le métier d'ethnographe, plutôt celle de 1941, quand, privé de poste, déchu de sa nationalité, obligé de quitter la France occupée, il s'embarqua vers les États-Unis via la Martinique et Porto Rico. Ce qui nous conduit à souligner l'autre dimension poétique du livre, ressortissant à une forme de lyrisme, inhabituel dans ce type d'œuvre, la confidence personnelle. Le livre peut se lire en effet comme un véritable roman de formation dans lequel l'auteur s'attarde à parler de lui-même, de sa vocation, de ses goûts, de ses souvenirs. Un chapitre, le cinquième, s'intitule « Regards en arrière » et s'ouvre sur cette irruption inattendue du destin : « Ma carrière s'est jouée un dimanche de l'automne 1934, à 9 heures du matin, sur un coup de téléphone. C'était Célestin Bouglé, alors directeur de l'École normale supérieure. » Celui-ci vient lui suggérer de poser sa candidature comme professeur de sociologie à l'université de Sao Paulo. Condition impérative : « Il faut que vous donniez votre réponse définitive à Georges Dumas avant midi. » Le chapitre suivant s'appellera « Comment on devient ethnographe » et revient sur la période des études, de l'agrégation, de l'année d'enseignement à Mont-de-Marsan, douloureusement répétée l'année suivante à Laon. Expérience qui détournera Lévi-Strauss du métier d'enseignant car, nous dit-il, « Mon esprit présente cette particularité, qui est sans doute une infirmité, qu'il m'est difficile de le fixer deux fois sur le même objet. »

Dans le fonctionnement du livre « à sauts et à gambades » pour reprendre une expression de Montaigne, un auteur dont il est, à l'évidence, le parent, se dessine donc un itinéraire intellectuel et personnel, avec les années d'études, les années brésiliennes, puis les années new yorkaises et, insérées dans ces rappels autobiographiques, quelques évocations des voyages en Asie, en Inde ou au Pakistan, accomplis dans les années d'après-guerre. Se lit aussi un certain désenchantement quant aux engagements politiques, aux missions de la civilisation moderne, à la perte des vrais contacts de l'homme avec le monde naturel : « L'Occident a perdu sa chance de rester femme », écrit-il de manière un peu énigmatique.

C'est dans cet esprit qu'il s'interroge sur le rôle et la fonction de l'écriture, conçue traditionnellement à des fins utilitaires, pratiques et souvent asservissantes car « elle paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination ». Ce livre, unique dans sa production, sera un peu l'expérimentation d'une écriture vagabonde, buissonnière, libératrice, un « emploi de l'écriture à des fins désintéressées, en vue d'en tirer des satisfactions intellectuelles et esthétiques ». Même si, très vite, l'ethnologue, métamorphosé provisoirement en écrivain, se rend compte que l'art lui aussi a partie liée avec le pouvoir. Au moment de *Tristes Tropiques*, le jeune savant croit à la vertu fécondante d'une écriture soignée, littéralement poétique, éblouie même ; mais ces fulgurances, le professeur au Collège de France les regrettera quand, dans un entretien de 1985, il déclarera, à propos de *Tristes Tropiques*, que ce livre contient « des faiblesses inacceptables ». Et, à la question de savoir lesquelles, il répondait ingénument : « Un nombre fâcheux d'alexandrins. Ce que les bons auteurs proscrivent en prose. » On est autorisé à penser différemment et apprécier les rythmes et les effets de cette prose majestueuse, jusqu'aux métaphores filées, et parfois hermétiques, comme celle qui clôt l'ouvrage dans une longue phrase de trente lignes parcourues de visions rimbaldiennes : « Lorsque l'arc-en-ciel des cultures humaines aura fini de s'abîmer dans le vide creusé par notre fureur, tant que nous serons là et qu'il existera un monde – cette arche ténue qui nous relie à l'inaccessible demeurera [...] ». Et, après plusieurs éléments de réponse, cette ultime proposition qui nous renvoie indéfiniment à notre perplexité : « dans la contemplation d'un minéral plus beau que toutes nos œuvres ; dans le parfum, plus savant que nos livres, respiré au creux d'un lis ; ou dans le clin d'œil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque qu'une entente involontaire permet parfois

d'échanger avec un chat. »

Cet amateur de chats, occasionnel défenseur de ceux qu'on nomme « les sauvages », ce savant lucide qui, avec vigilance et bienveillance, a posé sur un siècle son « regard éloigné », ce grand penseur doublé d'un grand écrivain digne de nos plus grands prosateurs, a pu écrire des livres plus profonds, plus essentiels, plus scientifiques que *Tristes Tropiques*. C'est pourtant par cet ouvrage désordonné, imparfait mais souvent sublime, qu'il nous touche et conquiert, malgré les cent ans qui arrivent, une éternelle jeunesse.

Yves STALLONI